



GUS' ARTS

PRÉSENTE

Antoine-Louis BARYE

(1796-1875)



LA FLAMBOYANCE ROMANTIQUE D'UN ART ANIMALIER D'EXCEPTION

PAR LE DOCTEUR JEAN-CHARLES HACHET
LAURÉAT DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

*MISE EN PAGES : EDITIONS GUS'ARTS – TOUS DROITS RÉSERVÉS -
WWW.GUSARTS.COM*



Antoine-Louis BARYE

(1796-1875)

La flamboyance romantique d'un art animalier d'exception

Sculpteur de la vie animale, Antoine-Louis Barye, haute figure de l'Ecole animalière du XIX^{ème} siècle, a su comme personne avant lui sculpter l'animal pour lui-même, dans l'intensité de sa lutte quotidienne pour la survie. Ses remarquables mises en scènes de combats d'animaux immortalisent l'instant où l'action est à son comble, dans un rendu frénétique qui préfigure l'issue fatale. Sa vie durant, il va développer une approche naturaliste de son art, exécutant ses œuvres d'après

nature en recréant l'action à travers son prisme. Cette recherche le conduit, paradoxalement, pour accentuer le rendu du vrai, à prendre des latitudes avec la réalité anatomique qu'il maîtrise parfaitement, un muscle étiré à l'excès dans une scène de combat pouvant offrir une meilleure illusion du vrai que la reproduction fidèle.



Né le 15 septembre 1796 à Paris,



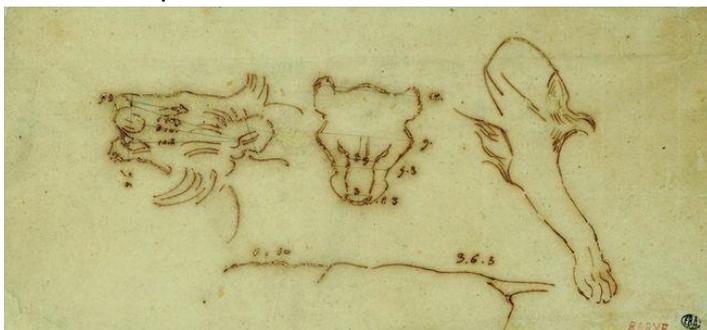
Antoine-Louis Barye est le fils d'un orfèvre originaire de Lyon. Grâce à son père, il se familiarise très jeune avec le travail du métal et débute, dès l'âge de 13 ans, comme apprenti chez le graveur Fourier. Il demeure là quelques années avant de travailler pour un orfèvre. On remarque déjà sa mémoire prodigieuse et ses dons d'observation étonnants, aptitudes qui lui seront très utiles pour l'exercice de son art futur.

En 1812, il est enrôlé dans l'armée dans la brigade topographique. Libéré deux ans plus

tard lors de la capitulation de Paris, il décide de devenir sculpteur et entre dans l'Atelier du sculpteur Bosio. Le premier contact de Barye avec la sculpture de style académique, dont Bosio est un adepte, n'est pas concluant. Alors, à partir de 1817, il suit parallèlement l'enseignement du peintre Gros dont l'œuvre annonce déjà le romantisme.



En 1818, il étudie à l'École des Beaux-Arts et, en 1819, il se présente au Salon, dans le département des médailles avec "*Milon de Crotone dévoré par un lion*".



Espérant un Prix de Rome, il est déçu de n'obtenir qu'une mention honorable. De nouvelles déconvenues l'attendent les années suivantes : en 1820 il obtient seulement un 2^{ème} Grand Prix avec "*Caïn maudit de Dieu*", et aucune distinction en 1821, 1822, 1823. Mais ses déboires ne font que commencer car, en 1824, il n'est même pas autorisé à



participer au Salon. Entre temps, en 1823, contraint par la nécessité -il est alors marié et père de famille-, il entre chez Fauconnier, orfèvre respecté qui travaille pour la Duchesse d'Angoulême. Pendant huit ans, Barye exécute chez Fauconnier une multitude d'objets décoratifs en or et en bronze, parmi lesquels une soixantaine de figurines d'animaux destinées à l'ornementation.

Pendant la même période, tandis qu'il se perfectionne

dans son art (en particulier dans la ciselure et la technique de la patine), il décide d'approfondir ses connaissances scientifiques et anatomiques des animaux. Il

suit des cours

d'anatomie

avec Georges

Cuvier et Geoffroy

St Hilaire,

étudie les ouvrages

de grands zoologistes

et assiste à des

dissections. Au fil

du temps, il

devient un grand spécialiste en anatomie animale. Pour parfaire ses connaissances, il fréquente assidûment le Jardin des Plantes où il observe les animaux pendant des heures. Il y rencontre régulièrement le peintre Delacroix dont il apprécie la compagnie.



En 1831, il présente au Salon "*Tigre dévorant un gavial*", œuvre en plâtre patiné de manière à ressembler au bronze. Cette pièce lui vaut une seconde médaille et l'admiration d'une partie de la critique. L'année suivante le "*Tigre dévorant un gavial*" est fondu en bronze par Gonon selon la technique de la fonte à cire perdue.



En 1833, il expose son fameux "*Lion au serpent*", modèle réalisé en plâtre puis en bronze pour le Salon de 1836. Il reçoit alors sa première commande de l'État, un "*Lion au serpent*" destiné initialement à orner le Jardin des Tuileries à Paris mais qui est conservé au musée du Louvre. Il s'agit là de l'une de ses réalisations les plus célèbres.



Le talent et l'art de Barye commencent à s'affirmer. Il est remarqué par le Duc d'Orléans, fils du roi Louis-Philippe, et grand amateur d'art, qui lui apporte son appui et le charge de réaliser la décoration d'un fabuleux surtout de table. De 1834 à 1837, Barye travaille à cette œuvre qui comporte neuf groupes : quatre petites scènes de combats d'animaux -python et antilope, antilope et tigre, lion et sanglier, aigle et gazelle- et cinq scènes de chasse -chasse au tigre, chasse au taureau sauvage, chasse au lion, chasse à l'ours, chasse à l'élan-. Ces cinq groupes seront fondus par Gonon selon la technique de la fonte à cire perdue.



Malheureusement, à la suite de la mort accidentelle du Duc, cet ouvrage inachevé est vendu. Les cinq groupes de chasse se trouvent aujourd'hui à la Walters Gallery à Baltimore aux États-Unis.

En dépit d'une certaine popularité dans le public, les Salons restent obstinément fermés à Barye et les cinq groupes de chasse qu'il propose pour le Salon de 1837 sont refusés par le jury. Alors, las et désenchanté, il décide de ne plus participer au Salon. Cette absence devait durer treize ans.



Bien que rejeté par les milieux artistiques traditionnels, Barye continue cependant à bénéficier de quelques commandes officielles. Thiers, alors ministre des Travaux Publics, lui demande d'exécuter un aigle en bronze destiné à décorer le sommet de l'Arc de Triomphe de la place de l'Étoile à Paris. Ce projet est par la suite abandonné. Par compensation, Barye reçoit, en 1836, la commande d'un lion pour le Jardin des Tuileries. Ce sera le "*Lion assis*".



Mais l'artiste est déçu par l'aspect final de son œuvre car, pour des raisons d'économie, elle est réalisée selon la technique de la fonte au sable (au contraire le "*Lion au serpent*" exécuté en 1833, avait été fondu selon la technique de la fonte à cire perdue par Gonon). Plus tard, un autre "*Lion assis*" est érigé, mais, toujours par mesure d'économie, il est exécuté par reproduction mécanique de l'original. Mais, quelle dérision pour ce sculpteur soucieux de perfectionnisme : sur l'exemplaire ainsi réalisé la signature de Barye est reproduite à l'envers ! Les deux "*Lions assis*" sont maintenant placés de chaque côté d'un portail donnant accès au Louvre, côté Seine.



Également chargé d'orne le piédestal de la Colonne de juillet, érigée place de la Bastille à Paris entre 1835 et 1840 en commémoration des Trois glorieuses, Barye exécute un bas-relief en bronze représentant un lion et quatre coqs. En outre, le ministère de l'Intérieur achète l'un de ses groupes en bronze *"Tigre dévorant un jeune cerf"*.



En 1839, Barye décide d'entreprendre une carrière en marge des milieux officiels. Il crée - à l'aide de capitaux empruntés - sa propre fonderie afin d'y éditer lui-même ses bronzes. Il y pratique la fonte à la cire perdue, technique qu'il juge la mieux adaptée à sa sculpture. C'est aussi la plus onéreuse et au bout de dix ans d'existence sa fonderie est acculée à la faillite. En effet, en 1848, la Révolution ayant rendu les créanciers inquiets, ceux-ci exigent le remboursement du capital prêté à l'origine. Faute d'obtenir satisfaction, ils saisissent ses modèles qui sont remis en gage à l'un d'eux, l'industriel Émile Martin. Celui-ci se voit concéder la propriété de la production de Barye, présente et à venir. Les sculptures de Barye sont alors éditées

en assez grand nombre par différents fondeurs et en dehors du contrôle de l'artiste. Cette situation durera jusqu'en 1857, date à laquelle la société est dissoute.



Au contraire, les bronzes datant de l'époque 1839-1848 ont été exécutés (ou leur production étroitement surveillée) par Barye. On peut les reconnaître grâce au poinçon du sculpteur (en petites capitales) souvent accompagné d'un numéro d'ordre. Ces œuvres sont, bien entendu, les plus recherchées par les collectionneurs d'autant que, par conscience professionnelle et souci de perfection, Barye ne mettait son cachet que sur les exemplaires qu'il considérait comme parfaitement réussis.



Barye traverse à cette époque la période la plus noire de son existence. A ses ennuis professionnels viennent s'ajouter des drames familiaux : il a la douleur de perdre sa femme et ses deux filles.

Mais, la roue tourne et après la Révolution de 1848, le courant romantique revient en force et un nouveau Comité, dont Barye

est membre, remplace désormais l'ancien Jury du Salon.

En 1850, il fait sa rentrée au Salon et expose deux œuvres : *"Jaguar dévorant un lièvre"* et *"Thésée combattant le centaure"* qui sont très admirées.

Outre des commandes de l'État, il se voit alors également confier quelques emplois officiels tels que directeur des moulages au Musée du



Louvre et conservateur de la Galerie des plâtres. En 1854, il est nommé professeur de dessin zoologique au Muséum d'Histoire Naturelle à Paris. Toutefois, bien que parfaitement qualifié pour ce dernier emploi, il ne semble pas avoir été un bon pédagogue : peu expansif et peu communicatif, il avait quelques difficultés à transmettre ses idées et ses connaissances.



En 1857, il parvient enfin à rembourser ses créanciers. Il peut donc rentrer en possession de ses modèles et fait éditer ses œuvres par différents fondeurs dont Honoré Gonon et Ferdinand Barbedienne. Il semble que ce soit de cette époque - ou tout au moins du vivant de Barye - que date le cachet F.B que l'on trouve sur la terrasse de certains bronzes.



Barye a alors une soixantaine d'années. Il jouit d'une solide réputation et il est enfin considéré comme un grand statuaire. Il est chargé d'exécuter quatre statues allégoriques - "La Paix", "La Guerre", "La Force", "L'Ordre" -, destinées à orner le Louvre. Ces œuvres sont considérées comme des chefs d'œuvres de l'artiste. Elles seront fondues en format réduit par Barbedienne en



1877 afin d'être vendues comme pièces de décoration intérieure. A la même époque, Viollet-Le-Duc lui demande de réaliser une statue équestre de *Napoléon en Empereur*, destinée à la ville d'Ajaccio.

Cette dernière partie de sa carrière va enfin être couronnée de plusieurs distinctions. Ainsi, lors de l'Exposition Universelle de 1855, il obtient la médaille d'or dans la section des bronzes avec son œuvre "*Jaguar dévorant un lièvre*"



considérée comme l'une de ses plus belles réalisations.

La même année, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, et en 1868, il devient membre de l'Institut.



L'Amérique lui rend également hommage. Un Musée de Washington lui commande une collection d'une centaine de bronzes (maintenant exposés à la Gallery of Art). Des artistes américains lui rendent visite et certains, comme George Lucas,

deviennent ses amis et d'ardents collectionneurs de ses œuvres.

En 1875, âgé de 79 ans, Barye meurt à son domicile du quai des Célestins à Paris. Après sa mort, des admirateurs américains réunis en association décident d'élever un monument à sa mémoire. Cet ouvrage commémoratif, qui s'élève actuellement dans le square Henri IV à Paris, comportait à l'origine un groupe en bronze "*Thésée et le Centaure*". Aujourd'hui, il ne reste plus que le socle, les sculptures en bronze ayant été enlevées par l'occupant pendant la seconde guerre mondiale.

Fidèle à la tradition romantique, Barye a donné à une partie de son œuvre une connotation tragique. Il a souvent montré l'aspect brutal de la vie des animaux,



les luttes pour la survie, la férocité, la brutalité. Nombre de ses sculptures ont pour sujet l'animal blessé ou agonisant, qu'il s'agisse de combats qui répondent aux lois de la nature ou de scènes de chasse orchestrées par l'homme. Les exemples sont nombreux, citons

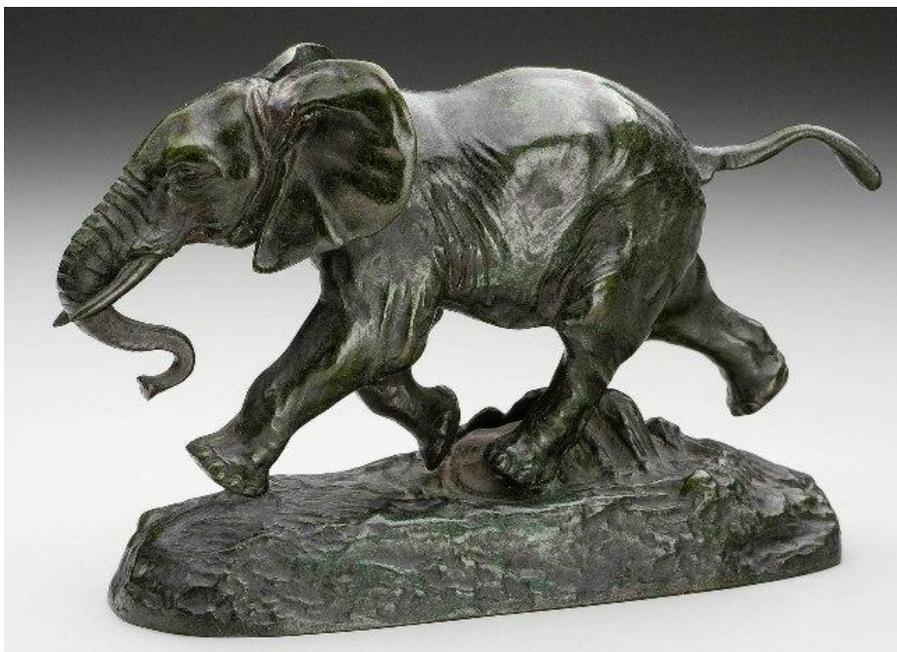
par exemple : "*Crocodile dévorant une antilope*", "*Tigre dévorant une gazelle*", "*Python enlaçant une gazelle*", "*Éléphant écrasant un tigre*", "*Cerf surpris par un tigre*", "*Taureau attaqué par un tigre*", "*Combat de cerfs*", "*Combat de cerf et de*

tigre”, “Puma terrassant un renne”, “Cerf du Gange attaqué par une lionne”, “Jaguar dévorant un lièvre”, “Cerf dix cors, hallali par terre”.

L'animal, surtout le lion, est souvent représenté avec sa proie et c'est particulièrement le cas pour le lion : *“Lion dévorant une biche”, “Jeune lion terrassant un cheval”,* etc. Bien que souvent de petite taille, les bronzes de Barye expriment néanmoins une grande puissance, liée à la représentation de la vie à l'état brut.



L'œuvre de Barye est très riche. Outre le Musée du Louvre à Paris qui possède d'importantes collections de ses sculptures, de nombreux musées provinciaux et étrangers ont acquis des bronzes de cet artiste animalier. Citons notamment les Musées de Bayonne : *“Chien”, “Cheval”, “Aigle sur une antilope”, “Jaguar marchant”, “Lion assis”, “Serpent et Lièvre”;* de Bordeaux : *“Tigre et antilope”* et *“Cerf et panthère”;* de Dunkerque : *“Combat d'un tigre et d'un crocodile”* ; de Lyon : *“Tigre dévorant un jeune cerf”;* de Montpellier : *“Buffle monté par un gorille”, “Jaguar dévorant un agneau”, “Jaguar terrassant un crocodile”, “Cheval terrassé par un lion”, “Lion d'Afrique”, “Lion assis”, “Lion en marche”, “Taureau attaqué par un tigre”, “Éléphant d'Afrique”* ; de Rouen : *“Lion écrasant un serpent”, “Lion marchant”* ; de Londres (National Gallery) : *“Panthère et gazelle”, “Lion et sanglier”* ; de Baltimore (Walter Art Gallery), de New-York (Métropolitain Muséum) et de Boston (Muséum of Arts) avec de nombreuses collections.



Soucieux de représenter avec exactitude les formes et les attitudes des animaux, Barye s'imposait un ciselage précis des surfaces, utilisant de préférence le procédé de la fonte à cire perdue. Toutefois, en raison du coût élevé de cette technique, il réalisait aussi des fontes au sable. Extrêmement perfectionniste et exigeant, il a fait détruire de nombreuses empreintes dont il n'était pas satisfait.

Comme tous les bronzes de collection du XIX^{ème} siècle, les bronzes de Barye ont été reproduits en grand nombre par des fondeurs divers. Seul un tirage limité aurait pu permettre à l'artiste de vérifier chaque exemplaire. Par contre, les bronzes exécutés par lui-même dans sa propre fonderie, entre 1839 et 1848, sont tous de très bonne qualité. Ils sont marqués et numérotés et, bien entendu, ils ont plus de valeur que les autres sur le plan commercial.



L'œuvre laissée par Barye, riche et novateur, est d'une importance capitale. Taxé d' "animalier" par ses adversaires qui considéraient que seul le corps humain était digne d'être représenté, Barye a continué néanmoins à exercer son art, faisant de l'animal le thème majeur de l'iconographie romantique. Non seulement, il a imposé des thèmes nouveaux, mais il a été, à quelques rares exceptions près (dont "*Sainte Clotilde*" à la Madeleine et le Château d'eau de

Marseille), exclusivement un bronzier. Or, au début du XIX^{ème} siècle, le bronze était très peu utilisé. Le marbre, qui convenait mieux au mode d'expression classique, était de loin le matériau favori. Par ailleurs, ses œuvres étaient souvent de petite taille alors qu'à cette époque, les sculptures monumentales étaient plus appréciées.

L'année 1831 où il présente son *"Tigre dévorant un gavia"* marque un tournant dans sa carrière. En effet, les œuvres exécutées avant cette date, encore empreintes des tendances du XVIII^{ème} siècle, s'opposent à celles réalisées par la suite, libres de toute influence. Le Musée du Louvre conserve quelques exemples de ses premières œuvres, mais peu d'entre elles ont été éditées.

A partir de 1830 et jusqu'en 1840, outre les commandes officielles et les œuvres marquantes citées plus haut, Barye réalise un grand nombre de modèles représentant des animaux, surtout des félins (lions, tigres, panthères, jaguars...) mais aussi des éléphants, des ours... qu'il définissait selon leur provenance (comme dans un zoo) : *"Ours de Russie"*, *"Ours des Alpes, Lutte de deux ours : l'un de l'Amérique Septentrionale, l'autre des Indes"* (scène qui ne peut avoir lieu que dans un zoo), *"Éléphant d'Afrique"*, *"Éléphant d'Asie"*, *"Éléphant de Cochinchine"*, *"Éléphant du Sénégal"* (dont Barbedienne acquit le modèle qu'il édita en trois tailles différentes), *"Panthère de Tunis"*, *"Panthère de l'Inde"*, *"Lionne de l'Inde"*, *"Lionne d'Algérie"*.



Barye a aussi représenté abondamment la famille des cervidés (cerfs de Java, cerfs du Gange) dont il a fait plusieurs études : *"Cerf qui marche"*, *"Cerf au repos"*, *"Cerf qui écoute"*, *"Cerf à la jambe levée"*, *"Cerf bramant"*... Le lion était réservé, d'une manière générale, à ses œuvres maîtresses : *"Lion assis"*, *"Lion qui marche"* (ce modèle a été édité par Barye en plusieurs tailles et dans des versions légèrement différentes), et le fameux *"Lion au serpent"*, œuvre monumentale qui existe aussi en modèle réduit comme bronze d'ornementation intérieure.

Le 27 février 1886 eut lieu à Paris, Hôtel Drouot, la première vente aux enchères des bronzes de Barye. Cette vente réunissait les pièces les plus belles et les plus rares, collectionnées par l'amateur d'art Auguste



Sichel. Le catalogue comportait un texte de présentation rédigé par Edmond de Goncourt qui écrivait en substance :

"Mais avant
est le
Fauves, des
Félins. C'est
certain jour
rejetant de
toutes les



tout Barye
Maître des
Féroces, des
lui qui, un
de sa vie,
son talent

© Tous droits réservés

réminiscences des lions assyriens, ninivites, byzantins, s'est fait l'artiste naturiste, modelant, mesurant, sans trêve, et sans repos, les féroces dans leurs cages du Jardin des Plantes ; et c'est lui qui, le premier, a surpris les palpitations de leurs flancs, les renflements de leurs naseaux, le roulis sous-cutané des muscles carrés, en cette marche apaisée, où les os et les nerfs semblent flotter dans une peau trop large - et c'est encore lui le premier, qui a forcé la dureté résistante des métaux à rendre l'élasticité bondissante de ces animaux qu'habitent la Destruction et le Carnage. [.....] disons-le hautement, si la sculpture de l'humanité est, hors de tout conteste, supérieure chez les anciens, la sculpture de l'animalité en aucun temps, en aucun lieu, n'a atteint la perfection que lui a apportée le Français du XIX^{ème} siècle, Antoine-Louis Barye". (Auteuil, 9 janvier 1886).

